

PROJECTION PERFORMANCE

Notre époque Récits photographiques

« L'homme vit plongé dans la nature et existe seulement dans la mesure où il sait agir sur celle-ci », écrivait Marc BLOCH. Cela souligne le caractère ambivalent de notre rapport à la nature : nous y sommes, nous en sommes, et nous agissons sur elle. Cette ambivalence se retrouve dans la construction symbolique des ordures.

Les ordures sont comme un immense iceberg dont elles constituent la partie visible tandis que la partie invisible représente tous les enjeux sociaux, économiques, politiques et criminels.

Je porte un regard sur l'homme car il est au cœur de cette histoire et de ces récits photographiques, par ses comportements, ses gestes, sa vie, sa relation au temps, son rapport au territoire, du plus lointain au plus intime : ce que les gens vivent et subissent ; un récit personnel sur la question des déchets, des mouvements de mobilisation et de contestation, à Naples ou ailleurs, ici et là-bas. Ce n'est plus « nous et les autres », comme l'écrit TODOROV, mais nous tous. Et c'est maintenant, c'est ici et c'est à notre époque.

1. — Les écoballes

Je parcours le territoire de Naples et de la Campanie dans le triangle de la mort, Acerra — Nola — Marigliano. Ce triangle est aussi appelé *la terra dei fuochi* car il est très affecté par la pollution industrielle et urbaine, mais affecté aussi par des décharges sauvages et par des feux d'ordures. Je rencontre Salvatore dans la campagne de Giugliano, au nord de Naples. Salvatore est propriétaire d'une ferme agricole sur cette terre que les Romains avaient appelée « la campagne *felix* » pour la fertilité de ses terres volcaniques. En 2007, alors qu'il s'apprêtait à faire la récolte de printemps, il a vu arriver des gens de l'Administration qui lui ont promis un dédommagement (qu'il n'a

jamais perçu). Suivaient les tractopelles, et tout a été détruit, sauf sa ferme car le bâtiment était classé. Il a tout perdu à cause des écoballes, ces balles de déchets ménagers. Sur ce territoire, il y en a un stock de 9 millions, pesant une tonne et demie chacune. Les écoballes stockées ne sont pas aux normes : théoriquement, elles devraient être propres, puisque sortant d'un centre de tri. Mais elles ne sont pas passées par ce centre, elles ne peuvent pas être considérées comme combustibles, elles ne peuvent donc pas être vendues. L'Administration ne sait plus quoi en faire en raison de la pollution par les sols et des échappements de gaz. Salvatore dit que les écoballes se réduisent au fil du temps, c'est un cadavre, une mort. Mais il décrit cette situation comme quelque chose d'inhumain : « *Comment peut-on prendre les ordures et les garder ? Qu'avez-vous fait ? C'est une auto-destruction. Je ne peux pas me résigner, je suis dans une prison, une sorte d'Alcatraz, un mur d'incarcération... De toute façon, il ne reste qu'une histoire, une fable à raconter aux enfants. »*

Ecoballes, Giugliano, Campanie, 2015
Production Mucem 2014-2017



2. — Castellamare

Mon histoire avec les ordures a commencé en 1992 à Castellamare, le château sur la mer. C'était le nom de la décharge municipale de mon village d'origine, Sénas, entre le Lubéron et les Alpilles, sur les

bords de la Durance, un des lieux de vagabondage de mon enfance. J'ai photographié cette décharge en 1992, au début de ma pratique photographique. Castellamare était entretenu par deux employés municipaux, Michel et Roger. Michel décidait de l'endroit où jeter broussailles, végétaux, métaux, etc. Roger s'occupait de la récupération des matériaux. Castellamare, lieu de rejet — lieu de récupération, était un endroit où se croisait beaucoup de monde. C'était aussi un lieu de grande insouciance, pour moi, enfant, puisque je venais à vélo dans ce territoire mystérieux pour pénétrer dans le monde des adultes, me faufiler dans les carcasses de voitures, me cacher dans l'électroménager, fouiller le rebut, jouer, chercher, regarder, déambuler, fouiller encore, trier, gratter, transférer, inventer, m'inventer des histoires, me construire un univers dans un non-lieu, un étrange terrain de jeu. Je jouais à imaginer la vie des autres, à me projeter dans ce que l'autre avait possédé, détruit et jeté. Vie des objets, mort des rejets.

Castellamare, Senas, France, 1992



3. — Entressen

Après l'insouciance de Castellamare, je photographie « l'inconscience » de la décharge de Marseille, à Entressen, en 1997. Elle a été ouverte en 1912, dans la plaine de la Crau, la dernière steppe d'Europe. Ce site de 80 hectares fut l'une des plus grandes décharges à ciel ouvert du pays. Elle générait de fortes nuisances environnemen-

tales. En sursis depuis l'injonction de Bruxelles en 2002, la décharge a continué de fonctionner, faute de solution alternative, bénéficiant de trois autorisations préfectorales, le temps pour Marseille de construire son très controversé incinérateur à Fos-sur-Mer : 1100 tonnes d'ordures par jour arrivaient sur le site. La décharge a donc été fermée le 31 mars 2010. Il reste une colline de 35 mètres de hauteur, couverte d'herbe et parsemée de puits permettant la récupération des biogaz. La communauté urbaine assure la surveillance du site pendant trente ans.



4. — Le Caire

En 2012, je pars pour Le Caire en Égypte. Les Zabbalines du quartier de Mokkatam sont des exclus de la société qui ont parfaitement structuré leur communauté. Dans l'organisation du travail, ce sont les hommes qui collectent les ordures par le porte-à-porte, puis, aidés par les femmes et les enfants, ils trient les rebuts dans une basse-cour. D'un côté le sec, de l'autre l'humide. Plusieurs milliers de familles, majoritairement des chrétiens coptes, travaillent et vivent ainsi au Caire. Le premier tri est suivi d'un second par catégories de déchets. Ce sont ces lots qui, vendus à des intermédiaires, finaliseront les transformations. Le métier de chiffonnier est un métier connu dans le monde entier mais qui a disparu en Europe après la Seconde guerre mondiale. Aujourd'hui, au Caire, il s'est adapté à un nouveau type de logement, l'immeuble moderne.

Le Caire : Mokkatam, Le Caire, 2012.



5. — Tirana

Habiter les territoires des déchets, habiter les rebuts, les ordures, les immondes, habiter ces territoires du trop-plein, de la pourriture, de la putréfaction, les non-lieux de l'humanité, les inhumanités, et trouver, dans ces espaces asphyxiés, des humains ! Ceux qui, justement, se chargent de ce que les autres ne veulent plus ; ceux qui viennent chercher, pour mieux s'en débarrasser ; ceux que l'on dé-qualifie au lieu de les re-qualifier.

Ces humains-là ne se voient pas : ils se fauillent, creusent, fouillent, cherchent pour se nourrir. Car c'est bien là leur but, manger, donner à manger puis recommencer. Faire le même parcours, le même cheminement, recueillir, poubelle après poubelle, conteneur après conteneur, creuser, glaner — à chaque effort suffit sa peine — et être récompensé de peu, savourer ce peu, se contenter du peu, habiter un peu, avant d'être délogé. Les Roms d'Albanie, du Kosovo, d'Italie, de France ou d'ailleurs ne vivent justement pas dans l'ailleurs, ils sont là, au cœur de notre société, au centre de notre système, ils survivent.

Elbasan est une ville industrielle du centre du pays. Les Gueïgs sont ces paysans venus des montagnes du nord de l'Albanie. Ils ne peuvent plus vivre de l'agriculture. Ils partagent avec les Roms les nouvelles 'récoltes', celles des restes, les restes du totalitarisme dans

cette usine abandonnée de fabrication de coke, un combustible obtenu par pyrolyse de la houille dans un four, à l'abri de l'air, procédé très polluant. Ils retrouvent leur ancien métier lié à la terre : creuser, fouler la terre, sentir la terre, malaxer la terre et récupérer le coke pour le revendre à l'industrie métallurgique toute proche.

En avril 2011, j'avais rencontré Fatmir, un industriel qui a monté avec ses fonds propres une petite entreprise de recyclage de déchets en plastique, *General Polymeren Recycling* (GPR-Albania). Il avait une dizaine de salariés qui recyclaient 30 tonnes par mois, aujourd'hui, ils sont une trentaine de salariés qui recyclent 250 T/mois. Fatmir souhaite atteindre les 1000 T/mois. On peut alors se poser la question : est-ce que cela est dû à une meilleure façon de recycler, grâce à la création d'emplois ? ou est-ce la consommation qui augmente, dans ce pays qui s'ouvre ?

Enfant Rom, Tirana, Albanie, 2014
Production Mucem 2014-2017



6. — Aliaga en Turquie

Sur ce bout de terre en bord de mer, les navires et autres plates-formes pétrolières viennent pour être démantelés. Dans cette zone de non-droit, personne ne peut entrer. Les syndicats n'existent pas. Les ouvriers ne parlent pas ; leurs conditions de travail sont inhumaines

et anti-démocratiques. Les ouvriers ont peur, se sentent menacés et constatent des trafics, comme a pu me le dire un ancien tâcheron, licencié pour avoir préparé une déclaration, organisé des revendications avec les comités des droits de l'homme de l'Union européenne et diverses organisations environnementales comme Greenpeace... Le site ressemblait à un ghetto géré par une organisation mafieuse qui m'a fortement menacé. Lieu de trafics en tout genre et, dernièrement, trafics d'humains, avec l'organisation des passages de migrants que j'ai pu constater directement, avant d'être interrogé puis chassé par une police complice.

Aliğa, Turquie, 2015.
Production Mucem 2014-2017



7. — Naples et la Campanie

D'une zone de non-droit, je passe à une zone de non-règles, Naples et la Campanie. Francesco, mon interprète, me dit qu'à Naples, il n'y a pas de règles, mais des codes et, pour celui qui ne respecte pas ces codes, cela peut très mal se passer. Les décharges sauvages fleurissent en Campanie. De l'accumulation des déchets sur ce territoire, on passe à la saturation des espaces. Je me demande quelle est la ligne que l'on franchit pour en arriver là, pourquoi se

débarrasser de ses encombrants, là. Avec l'activiste Enzo, nous parcourons une forêt, ou plutôt une montagne de déchets enfouie sous la végétation. C'est une terre fertile, la nature pousse vite, les décharges aussi. Sous cet amas d'herbe, ce monticule de déchets, dans un cratère de volcan à Pianura, quartier de Naples, on ne voit rien mais, dans cette partie invisible des ordures, il y a quelque chose de plus effrayant, de plus dangereux encore.

Naples 2 : Décharge sauvage, Torre Annunziata, Région Campanie, 2014.
Production Mucem 2014-2017.



On l'appelle le « Tchernobyl italien ». Les autorités italiennes ont trouvé, près de Naples, la plus grande décharge illégale de l'histoire de l'Europe, qui s'étend sur l'équivalent d'une trentaine de terrains de football. Dans la petite ville de Calvi Risorta, à côté de Caserta, les agents sanitaires ont exhumé 2 millions de mètres cubes de substances dangereuses ; notamment des conteneurs remplis de solvants inflammables qui ont coloré le sol en rose et en bleu. Selon le groupe écologiste *Legambiente*, les taux de cancers de la région seraient 80 % plus élevés que la moyenne nationale. Depuis les années 80, les « crimes environnementaux » de la mafia napolitaine, *la Camorra*, ont permis d'amasser plus de 17 milliards d'euros.

Alors, les gens s'organisent, des mobilisations se mettent en place, des contestations surgissent : assemblées populaires, comités de quartier, conférences, associations comme celle des femmes du

29 août 2004, *massa critica*, *spazza tour*, manifestations de *La terra dei fuochi*. Une population en colère qui crie : *Assassini ! assassini ! assassini !*

Manifestation La Terra dei fuochi, Naples, 2014
Production Mucem 2014-2017



À la manière de Don Quichotte, l'homme part combattre toutes les incohérences de notre époque, les écoballes, les décharges sauvages, invisibles, toxiques, pour sauver les vies d'aujourd'hui et surtout celles de demain. Pourrons-nous regarder nos enfants dans les yeux et leur dire : « Voilà ce qu'on vous laisse, c'est votre héritage, il va falloir faire avec ! ». Une violence inexorable, subie et perpétrée.

Je quitte Naples en ayant pris conscience des enjeux politico-financiers et criminels qui entourent la question des déchets.

Les rives méditerranéennes sont bien encombrées. Le lieu de jeu et de vagabondage de mon enfance a bien changé. Castellamare, ce château sur la mer, n'est plus qu'un amoncellement de rêves perdus, un tas d'affaires pourries, un parfum de désespérance. Combien de territoires vont être sacrifiés ? Combien de populations vont souffrir des pollutions ?

Ce récit est un éloge de la parole, du débat, social et politique, public ou privé. Il est contre l'isolement : mettre en lumière des initiatives citoyennes, pour trouver les solutions du vivre-ensemble, du partage, des échanges d'idées, la concertation, la démocratie locale et par-

ticipative. Inciter les gens à s'impliquer dans l'élaboration des choix qui les concernent, c'est-à-dire agir pour être force de proposition, ouvrir des espaces de discussions, prendre conscience de la réalité, se sentir pleinement responsable et rendre visible ce qui est occulté.

Production Frac Paca



Franck POURCEL
Photographe